

Visite au Globe, tel qu'en Shakespeare

Louise Vigeant

Numéro 85 (4), 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25574ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vigeant, L. (1997). Visite au Globe, tel qu'en Shakespeare. *Jeu*, (85), 162–166.

LA VISITE



Jean-Pierre Langlais

LOUISE VIGEANT

Visite au Globe, tel qu'en Shakespeare

Can this cock-pit hold
The vasty fields of France ? Or can we cram
Within this wooden O the very casques
That did affright the air in Agincourt ?
O pardon : since a crooked figure may
attest in little place a million,
And let us, ciphers to this great account,
On our imaginary forces work.

Henry V, Prologue, 11-18

Si on demande, aujourd'hui, à la scénographie de situer le lieu de l'action d'une pièce, ou du moins de créer un espace métaphorique où l'histoire se déploiera, il n'en était pas ainsi du temps de Shakespeare. En effet, à la fin du XVI^e siècle, quand on construit le premier *Theatre*, qui deviendra le prototype des théâtres élisabéthains, il n'est pas prévu que la scène, qui s'avance dans le public, reçoive des décors. Dans le prologue à son drame historique *Henry V*, le grand auteur le dit on ne peut plus clairement : le spectateur doit faire preuve d'imagination pour croire qu'en ce lieu – ce *wooden O* qu'est le théâtre –

s'affrontent les armées anglaise et française comme si elles étaient dans de vastes champs !

Un peu d'histoire

C'est en 1599, avec *Henri V*, que Shakespeare inaugure son théâtre, The Globe, bâti sur la rive sud de la Tamise, dans le faubourg de Southwark, en dehors de la City de Londres, où le théâtre était interdit pour cause de bruit et de dévergondage, et aussi parce qu'il ne fallait surtout pas tenter les ouvriers de s'échapper en plein après-midi pour aller s'y divertir. Malgré tout, le public n'hésite pas à franchir le fleuve, empruntant le fameux pont de Londres, pour se rendre en grand nombre au théâtre. Aux théâtres, devrais-je dire, puisque, dans le quartier où l'on trouve ces lieux de « plaisir » que sont les bordels et les fosses pour les combats de chiens et d'ours, il y a déjà The Rose, depuis 1587, et The Swan, depuis





Le nouveau Globe, en fin de construction. Photo : Richard Kalina, tirée du catalogue-souvenir.

1595. Il s'agit de constructions octogonales, à ciel ouvert, que l'on nomme « théâtres », depuis 1576, date à laquelle un charpentier devenu comédien, James Burbage, a eu l'idée de concevoir une bâtisse dédiée à la comédie. Dorénavant, les compagnies allaient délaisser les cours des *inns* où elles avaient l'habitude de se produire. Comme James Burbage a baptisé son lieu « The Theatre », cette dénomination surviva jusqu'à nos jours pour désigner toute construction vouée à la pratique du théâtre.

Quand il quitte son Stratford-upon-Avon natal pour devenir comédien, c'est dans ce théâtre londonien que le jeune William Shakespeare se fera engager, dans les années 1580. En 1598, alors que le bail du

terrain où s'élève le théâtre n'est pas renouvelé, la compagnie, les Chamberlain's Men, avec à sa tête les déjà célèbres auteur, William Shakespeare, et acteur, Richard Burbage (le fils du charpentier), décide de démolir The Theatre, de récupérer les matériaux pour construire un nouveau lieu : ce sera The Globe.

Dans ce nouveau théâtre, dont il est actionnaire, Shakespeare connaît de plus en plus le succès, et le Globe devient rapidement le plus couru des théâtres au sud de la Tamise, sinon des environs de Londres. On y accueille 3 000 personnes tous les jours. Principal acteur de la troupe, Richard Burbage crée, dans ces lieux, les grands rôles de son ami William : Hamlet, Othello, Lear. Au faite de leur gloire, les

King's Men (la compagnie a changé de nom en même temps que de patron, en 1603) encaissent un dur coup : leur théâtre est détruit quand un tir de canon met le feu au toit de chaume, pendant une représentation de *Henri VIII*. Le Globe sera rapidement reconstruit... avec un toit de tuiles. Shakespeare meurt en 1616 ; il n'y aura travaillé que trois ans ; mais, heureusement pour lui, il ne verra pas ce que l'avenir réserve à son cher théâtre.

En effet, en 1641 éclate la guerre civile, sur fond de conflit religieux, et les parlementaristes puritains décrètent la fermeture des théâtres, puis, en 1644, leur destruction à travers le royaume. N'eût été cette désastreuse décision, le Globe aurait eu 400 ans en 1999...

La force d'un rêve

Quand il débarque à Londres, en 1949, un jeune acteur américain, Sam Wanamaker, se rend sur la rive sud de la Tamise, certain d'y trouver, sinon le Globe lui-même, du moins des vestiges du célèbre théâtre. Nenni ! Une plaque sur le mur d'une brasserie constitue le seul indice l'informant que, dans ce quartier de Southwark, faubourg plutôt malfamé en 1600, s'élevait le théâtre où ont été créées les plus grandes pièces de Shakespeare, celui-là même où la fameuse question de Hamlet a été entendue la première fois, où Juliette a aimé son Roméo, pour la première fois, du haut du balcon, dorénavant célèbre. Comment avait-on pu se contenter d'une simple plaque de bronze pour rappeler au badaud un si important lieu culturel !

À ce moment naît dans l'esprit d'un Sam Wanamaker sans le sou le rêve fou de voir un jour s'élever là une réplique du Globe tel que Shakespeare l'avait fait construire en 1599. Il attendra longtemps avant de pouvoir vraiment croire cela possible, jusqu'en 1970 en fait, année où il fonde le

Globe Playhouse Trust pour récolter des fonds privés nécessaires pour mener à terme le projet.

Et voilà ! Le nouveau Globe a été inauguré en avril 1997. La reconstruction aura nécessité plus de vingt-cinq ans de travaux : fouilles archéologiques, recherches archivistiques, longues discussions auxquelles ont participé historiens, architectes et gens de théâtre, assemblage des matériaux et construction. Malheureusement, Sam Wanamaker n'était pas à cette inauguration ; décédé en 1993, il aura au moins eu la satisfaction de savoir que son rêve allait bel et bien être réalisé, puisque les premières pierres de la fondation avaient été mises en place de son vivant.

Reconstruit à deux cents mètres de l'endroit où se tenait le Globe original, le nouveau *wooden O* a un diamètre de 33 mètres et une hauteur de 11 mètres. À ciel ouvert, il a tout de même un toit appelé « le ciel », qui couvre la scène et les trois galeries superposées, où s'asseyait à l'époque, et encore aujourd'hui, les plus nantis, toit qui est en chaume (c'est d'ailleurs la première fois que ce matériau est utilisé depuis le grand incendie qui a détruit presque toute la ville de Londres en 1666).

Les responsables du projet disposaient de peu de documents pour les guider dans la reconstruction. On connaissait l'organisation intérieure des théâtres élisabéthains grâce à une esquisse qu'un touriste néerlandais, Johannes de Witt, en visite à Londres en 1596, avait fait du Swann. Durant les fouilles archéologiques, on a



Dessin aquarellé du XVII^e siècle représentant le Globe (The Pennant Collection, British Museum, Londres).
Photo : Eileen Rweedy ©
Photob, tirée de l'ouvrage de Daniel Couty et Alain Rey, *le Théâtre*, Paris, Bordas, 1995, p. 45.

trouvé les fondations du théâtre The Rose, puis des fragments de celles du Globe, son célèbre voisin. On a aussi retracé le contrat de construction d'un autre théâtre, The Fortune, datant de 1600, qu'avait fait Peter Street, le maître charpentier responsable également du Globe.

Il s'agit vraiment d'une réplique, les artisans du projet visaient l'authenticité et ils y sont parvenus : la charpente est en chêne (il a fallu chercher dans les forêts d'Écosse, d'Angleterre, d'Irlande du Nord, et du pays de Galles mille troncs de la taille voulue) ; les arbres ont été utilisés fraîchement coupés comme le faisaient les constructeurs de l'époque (le bois vert contenant beaucoup d'humidité, il sèche et se rétrécit, en vieillissant, alors les joints se contractent de sorte que tout est bien verrouillé en quelques années !) ; les chevilles, les mortaises, les tenons sont également en chêne et les interstices des murs sont en torchis traditionnel (à base de sable, de chaux et de poil de chèvre (à l'époque de vache... mais il semblerait que les vaches

contemporaines n'aient plus le poil assez long !) ; les balustrades ont été façonnées à la main par une artisane de la forêt de Worcestershire, d'après un modèle trouvé lors des travaux d'excavation.

Les fouilles archéologiques ayant révélé la présence d'une forte quantité de coquilles de noisettes, on a élaboré nombre de suppositions pour trouver une explication. S'agissait-il des restes du *pop corn* de l'époque ? Non ! De plus minutieuses recherches ont mené à la conclusion que *tout* le parterre était recouvert de ces coquilles mêlées à du sable. Peu coûteux, ce matériau de base venait d'une fabrique voisine d'huile de noisettes ! On a refait le curieux mélange.

Les règles actuelles de sécurité ont obligé toutefois à quelques concessions : on n'autorise plus trois mille spectateurs à s'entasser dans le théâtre, comme à l'époque, la capacité de la salle étant fixée à mille cinq cents ; il y a deux portes de plus, et les entrées sont plus larges ; on a installé un matériau pare-feu sous le chaume... sans qu'il n'y paraisse. Concessions qu'on pardonne plus que facilement !

Comme au XVI^e siècle, les représentations ont lieu l'après-midi ; et si on en ajoute le soir, on reconstitue artificiellement la lumière du jour, mais il n'y a pas d'effets spéciaux prévus par la mise en scène. Autre détail qui contribue à recréer l'ambiance d'antan : c'est un sonneur de cloche qui annonce la reprise du spectacle après les entractes.

À mon tour !

Quand je l'ai aperçu, d'abord de loin, je l'ai trouvé trop blanc... Trop blanc, trop propre, trop beau... comme si, prise moi aussi par le rêve de retrouver intact le théâtre où Shakespeare lui-même avait mis les pieds,

Représentation de *Conte d'hiver* au Globe.

Photo : Louise Vigeant.



j'avais oublié, un instant, qu'il s'agissait d'une reconstruction ! Rapidement, cependant, une fois sur les lieux, je me suis ramenée à la raison : si on ne peut pas retourner dans le passé, on peut tout de même le reconstituer. Et, dans ce cas-ci, cela a été fait de manière remarquable.

Comme Shakespeare le désirait, on peut rire et pleurer dans son théâtre, mais aussi boire et manger, se déplacer pour mieux « participer » au spectacle. On sait que les spectateurs des XVI^e et XVII^e siècles étaient considérablement plus bruyants que le public actuel : on chahutait pendant la pièce, on invectivait les personnages, certains cherchaient même à se battre avec les « méchants » ! D'où la décision, quand on eut l'idée de construire un endroit spécifique pour le théâtre, de faire une scène d'un mètre cinquante, pour décourager de telles initiatives ! Et telle est la scène du nouveau Globe : à hauteur d'homme, elle s'avance dans un public qui, comme celui de l'époque de Shakespeare, est majoritairement debout dans le parterre. Je me suis amusée, moi aussi, en *groundling* que j'étais, à me déplacer d'un côté et de l'autre de ce proscenium, choisissant différents points de vue pour jouir du spectacle.

Le lieu d'une dramaturgie

En avril, on a inauguré le théâtre avec deux pièces, jouées en alternance : *Henri V*, un spectacle monté selon la tradition, les costumes, teints à la pelure d'oignon ou à l'urine, copiant ceux de l'époque ; et *Conte d'hiver*, monté, lui, dans une mise en scène moderne par l'Australien David Freeman. On prévoit jouer au Globe, à partir de l'automne, les contemporains de Shakespeare : Thomas Middleton, Francis Beaumont, John Fletcher, fort probablement aussi Ben Jonson.

Dorénavant, il sera possible de voir les pièces du répertoire élisabéthain dans l'espace

même pour lequel elles ont été écrites. Sur place, on reprendra contact avec cette écriture qui porte les « marques » de l'espace où elle a à se déployer. Elle est, par exemple, particulièrement descriptive des lieux et de l'heure du jour où se déroulent les scènes, justement parce qu'il n'y a pas de décors. Si les drames élisabéthains, contrairement aux tragédies antiques et classiques, peuvent se passer dans tant d'endroits différents, c'est justement grâce à la construction de ces théâtres où la scène s'offre comme la métaphore de l'univers en permanence (un soleil, une lune et des étoiles sont peints au plafond du « ciel » ; la scène est le lieu terrestre, et les trappes peuvent laisser surgir les êtres maléfiques). La présence des ouvertures latérales et du balcon permettent des apparitions « diversifiées » de personnages et parfois des scènes simultanées. Même les vers de Shakespeare ne se font pas entendre de la même façon : comment ne pas reconnaître que l'habitude qu'il avait de les diviser en trois parties ou alors de répéter un mot trois fois était liée à la nécessité pour l'acteur de s'adresser au public disposé sur les trois côtés du proscenium ?

Toute la communauté théâtrale est reconnaissante à Sam Wanamaker pour le rêve que plusieurs ont sûrement fait mais qu'il a, lui, réalisé. Je ne peux que souhaiter aux lecteurs de *Jeu* le plaisir de faire un saut à Londres, non seulement parce que c'est l'une des villes, sinon *la* ville, où le théâtre est le plus dynamique aujourd'hui, mais pour assister à un spectacle dans ce nouveau Globe. Le voyage dans le temps est passionnant, et l'occasion nous est donnée là de prendre conscience, d'une manière encore accrue, de l'universalité et de l'intemporalité des textes de Shakespeare. **J**